

## PREMIERE PARTIE : LA TERRE

### CHAPITRE PREMIER

Je n'ai jamais été un grand joueur d'échecs. J'aime le jeu, je connais évidemment le mouvement des pièces et je me défendais bien lors des tournois internes du cercle dont j'étais membre. J'ai même participé durant plusieurs saisons aux interclubs régionaux, quand j'en avais le temps. Ma cote ELO – ce qui correspond plus ou moins au classement ATP des champions de tennis que l'on connaît souvent mieux – tournait autour des 1700, ce qui faisait de moi un joueur comme des centaines de milliers d'autres, honorable, mais très loin des Maîtres Internationaux ou Nationaux et même des Candidats Maîtres.

Ce qui me manquait – outre, évidemment, le génie des plus grands – était la passion d'étudier les grandes parties, les heures passées à les lire puis à réfléchir à chaque coup comme si cela avait été moi-même qui jouais. Les échecs étaient pour moi un jeu, un passe-temps, une distraction, pas cette occupation à plein temps des loisirs qu'ils sont pour les vrais passionnés... quand cela ne devient pas une véritable profession pour les plus grands.

Tout cela appartient au passé depuis plusieurs années. Les aléas de la vie, le boulot absorbant, la famille et la découverte d'autres hobbies m'ont fait abandonner la pratique. Je n'ai plus mis les pieds au cercle qu'à de rares occasions et comme je ne jouais plus régulièrement, je commençais à me faire battre par des débutants... ce qui ne m'encourageait évidemment pas à poursuivre l'expérience. J'ai donc cessé totalement de m'y rendre, ce qui ne m'empêchait pas de suivre d'un œil plus éveillé les rares séquences d'information à la TV où l'on parlait d'un champion du monde ou d'un tournoi en cours : une fois qu'on a été mordu par le virus, il est impossible de s'en débarrasser totalement.

C'est du passé, je viens de le dire. C'est en fait doublement du passé, puisque je suis revenu, d'une certaine manière aux échecs.

Ce fut un retour accidentel.

Un examen médical de routine, un petit caillot de sang inoffensif chassé de son logement, une thrombose. Les effets apparents n'ont été heureusement que bénins. Après tout, j'étais à l'hôpital et les médecins n'ont pas perdu de temps pour corriger leur erreur. Pas d'hémiplégie, comme c'est le plus souvent le cas, aucun problème de motricité.

J'étais indemne, du moins je le croyais. Et je ne pouvais deviner les conséquences ultimes de cet incident presque banal.

On m'a laissé sortir au bout de trois jours de mise en observation, au cours desquels il ne s'est strictement rien passé d'inquiétant, mais les médecins, rendus doublement prudents, ne voulaient courir aucun risque, que ce soit par souci de ma santé selon le serment d'Hippocrate ou plus prosaïquement pour minimiser les risques d'un procès en dommages et intérêts. En outre, ils n'ont cessé d'affirmer que j'avais – tous comptes faits – eu de la chance : le caillot aurait pu se libérer en d'autres circonstances et à ce moment, je n'aurais pas pu bénéficier de soins aussi rapides.

J'ai accepté leurs explications, qui ne voulaient en aucun cas apparaître comme des excuses. Je m'en tirais bien et j'avais hâte de quitter l'hôpital.

Ce n'est qu'au fil des jours ou des semaines qui ont suivi que ce qui m'était arrivé est peu à peu apparu : sans être un véritable mathématicien, j'avais toujours été une sorte de machine à calculer vivante, m'amusant parfois à battre de vitesse des collègues maniant une calculette pour des multiplications de nombres allant jusqu'à trois chiffres, par exemple. On disait que j'étais aussi un excellent analyste ou un bon logicien lorsqu'il s'agissait de décortiquer des problèmes ou des situations particulièrement complexes. Or, je me suis mis à buter sur de simples additions et soustractions, et je ne parvenais plus à réfléchir à ce que j'avais à faire. Ma mémoire était parfaitement intacte, et je retrouvais sans le moindre problème le résultat de calculs effectués des mois plus tôt, ou le cheminement de l'un de mes raisonnements antérieurs, mais j'étais absolument incapable d'en produire de nouveaux.

Cela ne s'est révélé que progressivement. En fait, je n'en ai réellement pris conscience qu'en

lisant un roman policier d'Agatha Christie, où je me suis retrouvé incapable de suivre le raisonnement d'Hercule Poirot lors du dénouement de l'affaire.

Cela a peut-être déclenché un phénomène secondaire chez moi : une sorte de peur de l'échec, qui me faisait presque refuser d'aborder les problèmes les plus simples de peur de constater que je ne parvenais plus à les résoudre. Mes lacunes me paralysaient et m'ôtaient toute joie de vivre.

Je me suis inquiété, pas mais encore affolé. J'ai consulté le médecin de famille, qui m'a envoyé chez un neurologue, qui m'a fait voir à son tour par un neuropsychiatre. Mais avant ce rendez-vous, qui ne pouvait prendre place dans l'agenda du spécialiste que trois semaines plus tard, je me suis retrouvé chez moi, au bord de la dépression nerveuse – ou peut-être déjà en plein dedans – avec un certificat médical de longue durée.

L'attente n'a rien arrangé, et j'étais agité, désorienté, presque désespéré en arrivant à son cabinet. Heureusement, il semblait connaître son affaire et utilisait un langage simple, que je pouvais comprendre. Ses questions me semblaient sensées, sans être inconsidérément indiscrètes. En un mot, son attitude m'a mis à l'aise et m'a permis de retrouver mes moyens.

Mais pas encore mes facultés disparues.

– On connaît des cas similaires au vôtre, monsieur Candet, m'avait dit le neuropsychiatre vers la fin de notre deuxième entretien.

Comme il ne disait rien de plus, j'ai commencé à m'inquiéter. En plus, je n'aimais pas être un "cas", même si je trouvais difficilement comment il aurait pu s'exprimer autrement.

– Et que s'est-il passé, pour ces autres cas ?

Il a hésité avant de répondre, consultant, ou faisant mine de consulter l'écran de son PC. À la fin, il s'est décidé :

– Près de la moitié des cas que je connais ont entièrement récupéré leurs facultés mathématiques ou logiques. Ou tout au moins un niveau suffisant pour reprendre les occupations qu'ils avaient auparavant, puisqu'on ignorait leur étendue, ne les ayant jamais mesurées scientifiquement auparavant. Un tiers environ a récupéré partiellement.

– Et le reste ?

Il a haussé les épaules.

– Pour m'exprimer d'une manière non scientifique, ils ont dû apprendre "à vivre avec"...

– C'est ce que vous me conseillez ?

– Jamais de la vie ! S'est-il exclamé (Et je pense que ce n'était pas une sorte de cinéma destiné à me rendre le moral : à cet instant, il était parfaitement sincère.) Je veux seulement que vous sachiez que rien n'est gagné à l'avance et que l'échec est toujours possible, mais qu'il ne faut pas désespérer avant d'essayer, ni même après avoir échoué : croyez-moi si je vous dis que la plupart de ceux qui ont dû se résoudre à cette perte définitive d'une partie de leurs facultés n'en mènent pas moins une vie normale et heureuse.

Là, je me suis dit qu'il me fallait probablement la pilule. J'ai toujours été plus un "mental" qu'un "physique" et mes exploits, ou plus modestement mes satisfactions, provenaient uniquement de ces facultés que j'avais – temporairement ? – perdues. Je ne me voyais pas apprendre à cultiver des radis et des tomates, me passionner pour la colombophilie ou apprendre à bricoler des jouets puis des meubles pour les petits-enfants que je n'avais pas encore.

Il a dû suivre mon raisonnement. J'avais d'ailleurs eu plus d'une fois l'impression, au cours de l'entretien, qu'il lisait mes pensées, alors qu'il ne faisait que lire entre les lignes des réponses que je faisais à ses questions.

– Si vous voulez réellement essayer, nous allons nous revoir régulièrement, car je ne vous cache pas que la rééducation sera un effort de longue durée.

– Je m'en doute... J'ai déjà subi une rééducation pour une cheville cassée, après six semaines dans le plâtre.

– Ce sera nettement plus long qu'une simple rééducation physique, mais il y a certainement des parallèles. Notamment l'exercice, l'exercice et encore l'exercice.

– Vous voulez dire que je vais devoir m'entraîner à faire des calculs mentaux, ou à résoudre des problèmes de logique ?

J'avais tout à coup une peur terrible de l'échec, la sensation que ce qu'il voulait que j'entreprenne ne donne aucun résultat : j'avais essayé, lorsque j'avais perçu mes troubles, les mettant sur le coup

d'une fatigue passagère ou d'un effet secondaire des médicaments que l'on m'avait prescrits au sortir de l'hôpital. Je savais que c'était inutile.

– Il y aura de cela, mais plus tard, monsieur Candet. Je ne vous interdis pas d'essayer, mais je vous le déconseille : ce genre d'exercice est trop abstrait, surtout les calculs mentaux. Il faut plutôt que cela ressemble à un jeu. L'aspect ludique est primordial pour la continuation de l'effort. On connaît bien des champions qui ont interrompu leur carrière non pas parce qu'ils se voyaient décliner, mais parce que n'ayant plus rien à prouver, ils ne s'amusaient plus en pratiquant leur sport.

Il se pencha sur son écran, manipulant avec dextérité quelques touches. Cette fois, il ne feignait certainement pas.

– Je vois ici que plusieurs de mes confrères ont obtenu de bons résultats avec des jeux faisant appel à la logique, comme le Cluedo, le Stratégo, qui est plus ludique, ou encore les échecs.

– Les échecs, pour éviter l'échec, ai-je réussi à dire en souriant.

Il a souri à son tour, m'approuvant d'un profond hochement de tête.

– Je n'y avais pas pensé, mais l'image est excellente. Si vous le permettez, je la réutiliserai lorsque je ferai une communication sur le succès que j'aurai connu avec vous.

Là, il se montrait aussi optimiste que le soigneur qui essaie de doper mentalement son boxeur groggy en lui disant qu'à la fin du round suivant ce sera dans la poche.

Avant de me laisser aller, il m'a prescrit d'aller passer un électro-encéphalogramme dans une clinique spécialisée.

– Ceux qu'on a réalisés à l'hôpital ne vous conviennent pas ?

Je frémissais d'horreur rien qu'à l'idée de retourner dans ce milieu, même si l'établissement portait un autre nom et même si ce n'était que pour quelques heures.

– Tout à fait franchement, non, monsieur Candet. Je ne tiens pas à critiquer mes confrères, et ce n'est probablement pas eux qui sont en cause, mais leur matériel ou leurs techniciens. Il y a quelque chose qui me gêne, une imprécision, dans le graphe que vous m'avez amené.

Je me suis dit qu'il était comme les autres médecins que j'avais rencontrés : il avait des préjugés, comme celui qui avait une obsession du tabac et avait dit un jour à ma femme qu'elle fumait trop en constatant qu'elle avait la gorge irritée, alors que Joanne n'a jamais allumé une cigarette de sa vie. Ou cet autre, que je voyais pour la première fois, et qui, apprenant que je travaillais dans un bureau, avait absolument voulu faire analyser mon taux de caféine dans le sang. Parce qu'il est bien connu que dans les bureaux, on se saoule de café.

Celui-ci n'aimait visiblement pas les imprécisions ou éprouvait une méfiance arbitraire envers le matériel médical. D'un certain côté, cet aspect l'a rendu plus humain à mes yeux, ce qui, évidemment, m'a encouragé à suivre ses conseils.

J'ai acheté un Cluedo. Le problème était qu'il fallait être plusieurs pour jouer, à moins d'entrer dans un cercle, mais il n'y en avait aucun dans le voisinage et je ne pouvais pas forcer ma femme ou mes voisins à jouer tous les soirs. Deux fois par semaine, parfois trois, semblait être le maximum que je pouvais exiger d'eux sans bouleverser leurs propres activités. Je tenais à m'amuser – le doc avait dit que c'était primordial – et j'en serais incapable si je devais constater qu'ils consacraient une partie de leur temps libre au jeu uniquement par pitié pour moi.

En matière d'échecs, ma première réaction a été de me renseigner sur les heures de réunion du cercle dont j'avais été membre. Puis, une sorte de pudeur m'a fait renoncer : je n'avais plus joué sérieusement depuis plus de dix ans et amoindri comme je l'étais, je ne tenais pas à me retrouver avec les gosses de dix ou douze ans qui étaient en phase d'initiation. La peur de l'échec, une fois encore.

Je n'étais quand-même pas totalement incapable de trouver des solutions aux problèmes les plus simples. Avant mon troisième rendez-vous chez le neuropsychiatre, j'avais acquis un logiciel d'échecs, un Fritz 6, et je m'étais mis à jouer contre l'ordinateur, au niveau le plus bas.